

Tout le monde marchait dans tous les sens, ça faisait un brouhaha de gestes.  
Il y avait beaucoup d'agitation de choses.  
Je suis restée immobile et j'ai attendu, Attendu que les gestes se calment, que les gens arrêtent de gesticuler dans les tous sens partout sans arrêt.  
Je me suis demandé comment débusquer ce qui dans la quotidienneté la plus banale pouvait enrichir le regard. Tout le monde a continué de s'affoler pour rien.  
De crier et de consommer. De ne pas regarder les autres.  
Je me suis demandé : où rentrent-ils ? Où rentrent ceux qui n'ont pas de chez eux.  
J'ai attendu, j'avais froid et les pieds mouillés. L'eau coulait encore. Je ne trouvais rien.  
Il n'y avait même plus de cailloux.  
Je me suis dit il faut qu'on fasse une géographie du rêve.  
Une nouvelle géographie qui sera une constellation de cabanes.  
Ensuite, lorsque tout ça sera presque sorti du brouillard des idées emmêlées, on ira là où nous devons nous rendre. Depuis tout ce temps.  
Depuis qu'on a tous arrêté de respirer pour voir si l'eau s'arrêterait de couler.

Et ça sera quelque chose comme ça :

-Oublier le point de rendez-vous, et faire rouler la pierre à l'infini-

Alors je me rappelle :

Les ciels roses font des nuits où le coeur bat plus vite. Les bruits de la nuit trop silencieuse me font délirer et apparait un brouhaha semblable à des colères de bitume ou des incendies affolants.  
Je tourne la tête et je vois ma fenêtre-ciel toujours de plus en plus rose.  
Si l'incendie prends fin et que je peux éteindre mon corps trop alerte peut-être seront nous déjà demain. Je sens l'air une dernière fois.  
Toujours cette même odeur. Comme à chaque porte ouverte.

Fermer la porte. Avant que ça ne soit la porte qui enferme. Et emprisonne dans cette pièce où les murs sont tellement opaques qu'ils empêchent de respirer.

Et alors ça y est.

Il faut sortir des murs. Et puisque les murs commencent à disparaître, de plus en plus, tous les jours, et bien c'est le moment d'y aller.

Alors je sais :

J'ai pris mon tête à tête pour un corps de chasse.  
Mon sac rempli de cailloux plus ridés les uns que les unes, nous traversions cent fois encore les roches aux agrumes.  
Eux nous suivaient méfiants mais joueurs.  
Je savais que mon corps en tête pleurerait le prochain voyage.

L'idée était de venir à bout de la poussière.  
Après avoir fuit les averses qui avaient creusé la ville. L'épidémie d'eau qui avait envahi les routes.  
Nous avons enfourché nos plus belles idées pour nous frayer une sortie vers ce qui semblait être une plus belle lumière et nous avons atterri là. Juste là.  
Là où nous devions être.  
C'était sec, c'était vide, mais c'était loin.  
Assez loin pour faire éclore : nouvelle constellation des émotions.

Apparemment derrière nous la tempête continuait mais nous étions hors de la folie. Saufs et saints dans ces nouvelles terres pleines de tout à construire, tout à bâtir, tout à rêver.  
Les cabanes allaient enfin éclore.

(Je me souviens, elle dit : l'horosité.  
L'heuresité ? L'heurosité ?  
C'est être heureux en tous cas.)

Nous sommes l'endroit ? De quoi est fait l'endroit car pour l'instant il n'y a rien.  
Enfin si. Il y a nous, et nos bagages d'idées. De promesses à la nuit. De souffles.  
De nos pas qui écrivent le périmètre. Oui, le vent écrit aussi les paysages.  
Et nos yeux l'embrassent, et nos yeux rêvent aussi.

Je lui dit :

Tes taches et tes éraflures sont les fossiles de ta mémoire ; les vestiges des disques durs ne sont pas si loin de ton idée des aspirations.  
Je déchiffre tes rituels et sculpte les couches latentes d'expressions accidentelles.  
Et isole le visible. Pour trouver une lecture nouvelle.

Elle regarde encore loin, après les roches qui surplombent la grotte. Elle écoute.  
Elle me regarde pour que j'écoute aussi.  
Et je comprends que nous ne sommes pas seuls.  
Ils se cachent sûrement, et entendent.  
Minéraux, végétaux, ou machines. Le silence est vivant.  
L'espace est blanc mais se dessine au fur et à mesure.

Alors je sais.

Je crois que rien n'a une fin, surtout pas quand on écrit un récit, on peut commencer par la fin même, si on veut, mais alors ça n'aura pas encore commencé.  
Elle sourit. Je ne sais plus qui elle est je doute.  
La vie parallèle que je mène entre mon corps physique et mon corps mental le sait, mais alors ne pas tout savoir pourrait peut être permettre de recommencer.

J'ai toujours commencé par déconstruire ce que je n'avais pas encore construit.